



Méconnu en France, le travail de Meryl Meisler est redécouvert et salué ces dernières années aux États-Unis. L'occasion de comprendre le New York des années 1970, la vie nocturne, les clubs de tous les excès et les quartiers dévastés par la pauvreté que l'Américaine a contribué à mythifier à travers des photographies saisies sur le vif. Rencontre.

TEXTE: MAXIME DELCOURT – PHOTOS: MERYL MEISLER, COURTESY OF STEVEN KASHER GALLERY

Virées nocturnes dans le New York des seventies

L'interview vient à peine de commencer que Meryl Meisler s'excuse déjà : « Désolée, mais je suis quelqu'un de timide. » L'Américaine va pourtant parler pendant trente minutes sans que l'on ne parvienne à l'interrompre, et sans qu'elle ne décroche d'un iota du fil conducteur de sa carrière photographique. Car oui, Meryl Meisler en a des choses à raconter. Elle qui a grandi à Long Island, au sein d'une famille portée sur la créativité artistique (son père, imprimeur, a notamment réalisé en 1969 l'affiche du festival Woodstock). Elle qui, dès son arrivée à New York en 1975, dit avoir fait de son appareil photo son « meilleur ami », elle qui a documenté l'effervescence disco au sein des différents clubs de la ville dans les années 1970 (et notamment au sein du mythique Studio 54), avant d'immortaliser chaque parcelle de Bushwick, petit quartier en ruine de Brooklyn, et fauché par la pauvreté.

UNE VILLE VIBRANTE, ÉNERGISANTE

À l'entendre, rien n'était pourtant calculé : tout s'est fait au feeling et au gré des rencontres. « J'étais jeune et la vie nocturne à New York battait son plein, rembobine-t-elle aujourd'hui. C'était donc naturel pour moi de traîner au sein de lieux comme le CBGB ou le Studio 54. Et, un peu à la manière du photographe Brassai, de chercher à documenter ce qui était en train de se passer. Quand on évoque le Studio 54, on parle quand même d'un club grandiose, sur plusieurs étages, avec des lumières fabuleuses, des soirées thématiques incroyables et tout un tas de personnalités, des anonymes comme des célébrités. » Parmi ces stars de l'industrie culturelle new-yorkaise, il y a notamment Grace Jones, qu'elle croise à chaque fois et qu'elle photographie régulièrement, et Andy Warhol, « un homme hors du temps, qui traînait dans tous les théâtres, tous les clubs et les discothèques de la ville ». Mais plutôt que de baver d'admiration devant ce monde de strass et de paillettes, c'est de New York dont Meryl Meisler tombe amoureuse. Cette ville qu'elle trouve « fascinante, diverse,

vibrante, énergisante » et qui, à l'entendre, n'aurait pas tant changé que ça depuis les années 1970. « C'est bien évidemment de plus en plus dur de trouver des loyers abordables, mais j'aime le fait que New York reste un endroit en constante évolution, rempli de personnes venues d'horizons différents dans le but de donner vie à leurs ambitions. Quand je me balade dans les rues, je ressens encore ce New York des seventies, notamment à travers cette vie nocturne et cet engouement créatif toujours très fort. »

Bien qu'elle ait enseigné la photographie de 1979 à 2010 dans une école publique new-yorkaise, Meryl Meisler ne s'est jamais contentée de photographier Big Apple uniquement. Ces dernières décennies, elle en a profité pour immortaliser



ARRIVÉE DE GRACE JONES À LA SOIRÉE D'INAUGURATION DE LA BOÎTE DE NUIT LA FARFALLE, NEW YORK, JUIN 1978.



TURQUOISE RING, STUDIO 54, NEW YORK, AOÛT 1977.



À L'ENTRÉE DU STUDIO 54, DES REFOULÉS DU CLUB, NEW YORK, OCTOBRE 1978.

les coins de rue de San Francisco, de Las Vegas ou encore de Washington D.C., mais c'est bien à New York que l'oiseau de nuit finit par revenir systématiquement. Et notamment au sein de Bushwick, quartier dont elle n'avait jamais entendu parler, et qu'elle découvre en flammes, agité par diverses révoltes au lendemain du fameux black-out de 1977, et qu'elle s' imagine alors au bord du chaos. « Quand je suis sortie du métro, je n'ai vu que des briques brisées, des cendres et des bâtiments en ruine. Je me suis même demandé si le professeur que je remplaçais n'avait pas été tué. »

PURGATOIRE ET PARADIS

Au sein de ses différents ouvrages, la photographe a l'idée étrange (et pourtant géniale) de confronter les clichés collectés à l'époque à ceux recueillis en plein cœur de la vie nocturne new-yorkaise : *A Tale of Two Cities* : *Disco Era Bushwick*, ou encore *Purgatory and Paradise* : *SASSY'70s Suburbia and The City* sont ainsi deux ouvrages consacrés aux deux grands travaux de Meryl Meisler (la fièvre disco et la pauvreté des quartiers), sans jamais chercher à les dissocier.

Un peu comme si l'Américaine avait souhaité montrer les deux faces d'un même New York. Comme s'il s'était agi aussi pour elle de mettre en lumière un travail resté dans ses placards durant plus de trois décennies. « Depuis que je suis en retraite, je passe mes journées à éditer mon travail. Après tout, si je ne le fais pas, qui le fera ? »

Cette question, lâchée l'air de rien, n'a rien d'anodin : à 65 ans, Meryl Meisler, aujourd'hui représentée par la galerie new-yorkaise Steven Kasher, n'a en effet que rarement connu les honneurs des institutions. « Pendant mes trente-et-une années passées à enseigner, j'ai eu l'occasion d'exposer quelques-uns de mes travaux, mais c'est vrai que mes différents reportages au sein des clubs new-yorkais n'ont jamais été montrés. Ces photos étaient trop sulfureuses, documentaient une certaine forme de décadence, j'avais donc peur de mettre en péril mon poste au sein de l'école... » Aujourd'hui à la retraite, Meryl Meisler nous fait donc l'honneur de révéler tout un pan de l'histoire new-yorkaise. On la remercie. ●